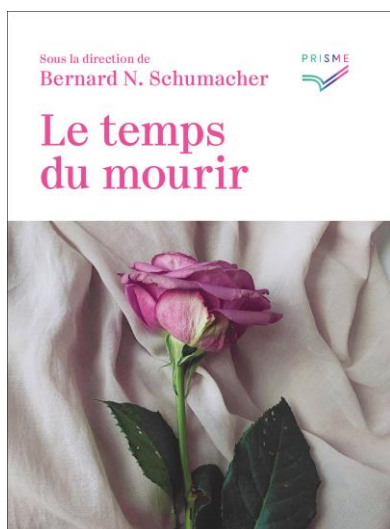


Communiqué de presse

Le temps du mourir

Sous la direction de Bernard N. Schumacher



La société occidentale contemporaine tend à considérer communément le temps qui échappe à la performance et à l'efficacité comme un temps « perdu ». Qu'en est-il du temps du mourir ? Est-il un temps en trop, dépourvu de sens et qualifié d'inhumain ?

Ce temps ultime a tendance aujourd'hui à être planifié et maîtrisé à tout prix au nom des principes de l'utilité et de l'indépendance. On veut choisir sa mort, décider quand partir et comment. Le temps du mourir renvoie à la question de savoir s'il existe des temps dans l'existence humaine qui ne « servent » à rien, qui ont leur sens en eux-mêmes. Mais ce temps du mourir, n'est-il pas paradoxalement un des temps clefs de l'existence humaine individuelle et communautaire ? Un temps que l'on est appelé à vivre pleinement ?

Le temps du mourir – le nôtre ou celui d'un proche – nous apprend-il quelque chose de notre propre vie, comme aussi de notre existence en communauté ? Est-il un temps d'ajustement à l'essentiel ? Est-il au final le temps de l'espérance plutôt que du désespoir ? Autant de questions auxquelles cet ouvrage collectif tente de répondre.

« Cette habitation du temps ne semble pas aller de soi dans notre contexte culturel où le temps en général, et le temps du mourir en particulier, est géré comme le ferait un gestionnaire. La bonne mort serait analogue à un court-circuit, si soudaine que le mourant n'aurait pas conscience qu'il meurt. Pareille mort était toutefois considérée par les Anciens comme à éviter. Tandis qu'une 'bonne mort' était conditionnée par le 'travail' de l'agonie, chacun à son propre rythme, cependant que le mourant vivait au sein de la communauté ses derniers instants. » (Bernard N. Schumacher)

BERNARD N. SCHUMACHER enseigne la philosophie. Auteur de nombreux livres et articles, il est notamment responsable du pôle de recherche « Vieillesse, éthique et droit » à l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme (IIEHD) de l'Université de Fribourg.

Avec la participation de **Nicolas Aumonier** (Maître de conférence en histoire et philosophie des sciences à l'Université Grenoble-Alpes), **Patrick Baudry** (professeur de sociologie à l'Université de Bordeaux Montaigne), **Thierry Collaud** (professeur de théologie morale à l'Université de Fribourg et médecin), **Philipp J. Larkin** (titulaire de la Chaire de soins palliatifs infirmiers, Service de soins palliatifs et de support au Centre hospitalier universitaire vaudois, CHUV, Université de Lausanne), **Damien Le Guay** (philosophe, spécialiste d'éthique du soin, Maître de Conférence à HEC et enseignant à l'espace éthique d'Ile de France et de Picardie) et d'**Alicia Rey** (médecin cheffe de clinique, Centre de soins palliatifs, Hôpital fribourgeois, HFR).

Contact pour le service de presse : editions@staugustin.ch

(Extrait de l'ouvrage et présentation des auteurs en attaché)

La collection Prisme apporte un éclairage sur des enjeux actuels autour de la personne, de la famille et de la société par le biais de témoignages et d'enquêtes de terrain à même d'apporter des repères et une expérience source d'enrichissement et de sens.

Sous la direction de
Bernard N. Schumacher

LE TEMPS DU MOURIR

PRISME



Les Éditions Saint-Augustin
bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture
pour les années 2021-2024

© Éditions Saint-Augustin, 2022
Case postale 51
CH – 1890 Saint-Maurice
www.staugustin.ch

ISBN 978-2-88926-246-5

Le temps du mourir : un temps qui permet de reprendre souffle

Bernard N. Schumacher

« Ce mal qui a fait le tour du monde – puisque aujourd’hui le monde n’est guère plus vaste qu’une cabane de jardin – touche à la racine même de la vie, c’est-à-dire au souffle. À son insu, ce virus est une métaphore de nos tourments. Depuis quelques années, nous manquons d’air, nous avons du mal à respirer dans cette façon de vivre que nous avons inventée, d’où la vie est peu à peu expulsée. Nous manquons de souffle, nous manquons d’intelligence, nous manquons de sensibilité, de lenteur, de beauté, de toutes ces choses qui paraissent sans valeur mais sont en fait extrêmement précieuses. »¹

1. Christian BOBIN, « L’éternel est une vibration éphémère », interview de Laëtitia Favro, *Le Journal du dimanche*, 15 juillet 2021 : <https://www.lejdd.fr/Culture/Livres/christian-bobin-leternel-est-une-vibration-de-lephemere-4057424>.

Le 15 juillet 2021, le poète français Christian Bobin posa en ces termes son diagnostic sur la crise déclenchée par un petit virus, dénommé Covid, qui déstabilise le monde et nous prive de notre souffle. Il ne s'agit pas seulement du souffle au sens propre, mais aussi du souffle qui nous maintient en vie, malgré souffrances et tribulations. La crise de la Covid nous confond quant à cette manière de vivre qui est la nôtre depuis de nombreuses années et qui nous essouffle. Nous en avons pris conscience bien tardivement, lorsque les conséquences du virus nous ont littéralement empêchés de souffler.

Une des raisons de cet essoufflement réside dans l'accélération de notre rythme de vie, esclaves que nous sommes de l'exigence tyrannique de performance et d'efficacité: il faut faire plus de choses, jouer davantage, et plus vite. Cette accélération du temps implique que soient supprimés des temps considérés comme «sans valeur», car dépourvus de sens. Parmi ceux-ci, on peut mentionner *le temps du mourir*. L'actuelle crise sanitaire a cependant mis en exergue que celui-ci, ainsi que le temps de prendre congé du défunt, se révèlent bien au contraire essentiels, pour le mourant comme pour les survivants. De fait, pendant cette crise, chacun a été «condamné à mourir seul, sans sa famille, sans un dernier adieu²», comme le fait remarquer la psy-

2. Marie de HENNEZEL, *L'Adieu interdit*, Paris, Plon, 2020, p.15.

chologue française Marie de Hennezel, et cette situation a été vécue comme profondément « mortifère »³. Sans compter la mise en terre sans assistance : « Ce qui a été le plus douloureux, c'est de ne pouvoir honorer ses morts ni assister à des funérailles dignes de ce nom. »⁴ En somme, la crise sanitaire nous a fait prendre conscience, dans notre chair, que le temps du mourir n'est ni anodin ni privé de sens ; bien au contraire, il est capital pour la communauté des survivants, des mourants et des défunts. C'est l'habitation de ce temps essentiel qui nous permet de retrouver notre souffle.

Or, cette habitation du temps ne semble pas aller de soi dans notre contexte culturel où le temps en général, et le temps du mourir en particulier, est géré comme le ferait un gestionnaire ainsi que je le souligne dans ma contribution « À l'heure de la mort. » La fin de l'existence s'insère, en effet, de plus en plus dans un processus de contrôle aseptisé visant à perturber le moins possible les bien-portants. Ce temps du mourir, que l'on s'escrime par ailleurs à mettre à part de celui des vivants, est perçu comme un temps à l'intérieur duquel il n'y a plus rien à vivre, un temps privé de tout espoir. La bonne mort serait donc analogue à un court-circuit,

3. *Ibid.* : « Mais cette violente mise à l'écart, cette brutale interdiction d'être pris dans les bras, embrassé, d'entendre les mots d'amour dont on a tant besoin, mesure-t-on ce qu'elle a de mortifère ? »

4. *Ibid.*, p.75.

si soudaine que le mourant n'aurait pas conscience qu'il meurt. Pareille mort était toutefois considérée par les Anciens comme à éviter. Tandis qu'une «bonne mort» était conditionnée par le «travail» de l'agonie, chacun à son propre rythme, cependant que le mourant vivait au sein de la communauté ses derniers instants.

Le temps du mourir fait apparaître une lutte qui consiste à s'évertuer à se rendre disponible pour habiter le moment présent: aussi bien le maintenant que la présence à ce qui est et à ce qui se donne à vivre. Cette présence implique d'accueillir sans réserve ce qui advient, d'être en relation avec autrui, une fois que le temps mesuré du *chronos* aura été abandonné pour se laisser saisir par le *kairos*. Aussi cette habitation du présent ne se caractérise-t-elle pas par un renfermement sur l'instant. Au contraire, elle prend sa source dans le passé et est orientée vers l'à-venir dans une attitude d'accueil, d'ouverture à la vie en tant que don premier qui échappe à toute maîtrise. On fait alors l'expérience de la beauté et de la gratuité du simple fait de vivre. Le temps du mourir se fait ainsi le temps *schôlè*, celui de la contemplation, de la maturation, de la révélation, qui permet à l'homme de comprendre qu'il ne dispose pas de sa vie, mais qu'elle lui a été donnée, confiée. Le temps du mourir met ainsi à l'épreuve: dessaisi de toute volonté de contrôle, il s'agit de

consentir avec confiance à ce qui advient, au moment présent, à l'imprévisible, à l'espérance.

Cette attitude de disponibilité à ce qui surgit, y compris l'inespéré, renvoie à la question de savoir si le moment de la mort, y compris lorsqu'elle est précédée par la souffrance, doit faire l'objet d'une décision. Dans sa contribution « Quel temps pour mourir? », le sociologue français *Patrick Baudry* aborde, dans un premier temps, les raisons selon lesquelles le moment de la mort devrait être décidé par le mourant lui-même, en référence notamment au consensus pluriel et à la dignité de la personne. Il souligne que la mort n'est pas la conclusion individuelle d'une trajectoire, non plus que l'horizon d'une existence humaine singulière, mais qu'elle se situe dans un espace et une temporalité partagés par la communauté. Le temps du mourant et celui des survivants relèvent d'un rapport social profond et constitutif de la vie en société. Les mourants et les morts, toujours présents, entraînent les vivants dans divers rapports sociaux, culturels et symboliques.

La mort, tout comme le temps du mourir, n'est donc pas seulement une affaire individuelle, elle implique également la société qui ne saurait rester indifférente à son égard. En effet, elle l'oblige à prendre ses responsabilités, et c'est le cas dans le domaine des soins palliatifs. *Patrick Baudry* plaide pour que la société s'approprie la dimension éthique

du soin, de la responsabilité à l'égard du plus vulnérable, et plus particulièrement du mourant. Car il n'est pas un étranger qui n'appartient plus au monde des vivants, mais il y tient une place centrale, notamment de par le fait qu'il rappelle à tous et à chacun qu'on ne saurait vivre dans l'ignorance de la mort.

Bien qu'il soit l'acteur principal de ce temps ultime, le mourant s'inscrit également dans l'histoire de ceux qui continuent à vivre. Le théologien moraliste et médecin suisse *Thierry Collaud* insiste dans sa contribution «Le mourant est-il seul?» sur le processus de privatisation du temps du mourir, mais aussi de la mort, tel que nous avons pu l'observer ces dernières décennies. La découverte d'une personne morte chez elle depuis plusieurs semaines suscite toutefois une vive émotion : mourir seul, dans l'indifférence, est inhumain et ne devrait pas advenir. Capital pour le mourant, le temps du mourir l'est également pour les survivants. Car nous avons besoin de prendre congé, de poser des gestes, d'effectuer des rites dans une temporalité et un espace définis. Il s'agit d'un temps partagé par des vivants qui cheminent ensemble.

Le temps du mourir révèle ainsi une réalité fondamentale que nous avons tendance à vouloir oublier dans les discussions sur la fin de vie : le mourant fait partie d'une communauté. La personne n'est pas une monade autonome, isolée et hors-sol,

elle fait jusqu'à la fin partie d'interactions. Chacun véhicule son histoire qu'il ne cesse de tisser avec les autres membres de la communauté, jusqu'à élaborer une histoire commune et une solidarité organique. La disparition d'un membre affecte la communauté. Si cela ne devait plus être le cas, nous basculerions dans l'inhumain qui se caractérise notamment par l'indifférence à l'égard d'autrui. Alors que celui qui n'est indifférent à personne, non plus qu'au mourant, peut être défini comme le prochain; sans être forcément un membre de sa famille, il approuve le mourant dans son existence. Le fait d'être un prochain implique une attitude de présence à autrui dans une relation de vulnérabilité réciproque en vue de continuer à construire un monde commun. Le mourant entraîne ainsi avec lui toute la communauté des non-indifférents en continuant à construire avec eux ce monde commun, dans le constant ajustement d'une coprésence. Voilà qui aboutit à bâtir une communauté d'amour, malgré la difficulté que représente ce temps du mourir, lequel suscite un questionnement existentiel.

Ce questionnement sur le sens de la vie et de la mort peut déboucher sur une angoisse de mort, taboue aussi bien chez les mourants que les chez les bien-portants, les proches ou les soignants. La médecin suisse *Alicia Rey* développe, dans sa contribution «Angoisse de mort en soins palliatifs – une ville sans rempart», plusieurs pistes visant à mieux

comprendre cette angoisse, afin de la dépasser. Elle présente les conséquences que l'angoisse engendre : colère et tristesse, sentiment d'une vie ratée, renoncement à l'illusion de possibles infinis et, plus positivement, découverte d'une liberté nouvelle qui invite à un changement de vie et à se focaliser sur l'essentiel. Pareil apprentissage d'une liberté existentielle ne va pas de soi, car nombre de personnes en fin de vie souffrent d'anxiété et de symptômes dépressifs, si bien que l'angoisse de mort peut leur devenir insupportable. Le danger du désespoir dans le contexte particulier de la fin de vie est bien réel, d'où l'importance de maintenir ou de susciter l'espoir dans ce qui se rapporte à tout ce qu'il reste encore à vivre.

L'angoisse de la mort ne touche cependant pas uniquement le mourant, mais aussi ses proches, et ceux qui le soignent. Leur angoisse peut avoir pour conséquence d'éviter le mourant, de sorte que celui-ci s'isole toujours davantage, ce qui aggrave son angoisse et sa souffrance. Alors que prendre conscience de sa propre mortalité permet à la fois d'enrichir et de renforcer le lien thérapeutique, mais aussi de s'ouvrir à une dimension insoupçonnée de l'existence, tout en réajustant ses priorités. C'est en étant davantage conscient de sa propre vulnérabilité que l'on peut rejoindre l'autre dans sa souffrance et lui tendre la main.

Le fait de rejoindre autrui implique souvent une attitude de compassion, comme le montre l'expert en soins palliatifs irlandais, *Philip Larkin*, dans sa contribution «“Écouter sa petite voix intérieure”». La compassion en tant que pratique intuitive pour les soins aux personnes en fin de vie.» On peut en effet définir la compassion comme une pratique qui cherche à répondre à une souffrance imméritée, qu'elle soit d'ordre physique, social ou spirituel. La compassion, associée à la pitié, à l'empathie et à la sympathie, s'en distingue cependant. Elle permet au praticien en soins palliatifs d'engager une authentique conversation avec le mourant qui, dans l'intimité, traverse des moments critiques de son existence. Une conversation de ce genre se résume très souvent à ces quatre phrases exprimées par le mourant : « Pardonne-moi », « Je te pardonne », « Merci », « Je t'aime ».

L'exercice de la compassion ne va pas de soi pour le soignant, car il implique d'être compatissant à l'égard de soi. Il invite également à questionner les intentions qui lui ont valu de s'engager à soigner. En d'autres termes, il s'agit pour lui d'écouter la petite voix intérieure qui lui permet d'entendre ce qui n'est pas dit, de voir ce qu'on ne peut voir, et qui aboutit à prendre des décisions avec compassion. Le point de départ de la compassion réside justement dans le silence intuitif de cette petite voix intérieure qui renvoie à l'existence de quelque chose

qui dépasse l'expertise technique, laquelle est par ailleurs indispensable pour prodiguer un soin véritable.

Ce silence intérieur permet d'être vraiment présent à la personne mourante, d'être attentif aux différentes temporalités du prendre-soin, ainsi que le souligne le philosophe français *Damien Le Guay* dans sa contribution «Le juste temps, quand le temps est compté. Le temps qui compte. Esquisse d'un nécessaire "*care du temps*".» La mort est, d'abord, l'expérience par excellence du temps: le peu de temps qui reste à vivre au mourant est particulièrement dense en ce qu'il traverse une épreuve de vérité qui le renvoie à l'essentiel, bien loin de l'insouciance et du divertissement. L'attention portée au temps même, dans le soin et l'accompagnement du mourant, est capitale. Le temps dont on ne prend pas soin – quand le *kairos* est réduit au *chronos* – est un temps maltraité, un temps qui n'est pas aménagé, donc pas accueillant. Autrement dit, il faut ménager au temps un certain repos afin de faire de lui un terreau fertile, ajusté au mourant. Évoluer dans un temps ainsi apaisé permet d'être réellement présent à ce qui advient au moment du soin, de l'accompagnement, aux paroles échangées. En somme, prendre ainsi soin du temps implique un «lâcher-prise» qui permet de s'ouvrir à l'espérance en s'appuyant sur le présent vécu, attentif à autrui et à ce qui advient.

Ce temps du mourir devient alors un temps donné unique et essentiel à vivre, comme le souligne le philosophe français *Nicolas Aumonier* dans sa contribution «Mourir, le temps d'un acte». Sans qu'il soit toujours aisé de discerner le début de ce temps-là, il se caractérise par son originalité existentielle. Il s'accompagne assez souvent de souffrance. Les tentatives médicale et sociétale qui visent à la diminuer aident le mourant à s'engager plus librement dans cette ultime étape de son existence. L'expérience du dénuement face à la mort lui permet en effet, paradoxalement, d'accueillir librement ce qu'il lui sera donné de vivre, et plus particulièrement cette injonction à aimer jusqu'à son dernier souffle.

C'est donc un temps unique pour exprimer la liberté de se donner. Un temps de désappropriation actif et libre. S'en remettre librement à autrui ou remettre son esprit, c'est pour le mourant donner ce qu'il est; car il transmet aux survivants non seulement ce qu'il a fait, mais aussi ce qu'il est. C'est pourquoi, le temps du mourir n'appartient pas à lui seul, mais aussi à ses proches, ainsi qu'à la communauté.

En conclusion, le temps du mourir n'appartient pas qu'à l'individu, il appartient également à la communauté. Ce n'est pas non plus un temps perdu, privé de sens, mais bien au contraire un temps rempli de sens, un temps essentiel à vivre. Il participe des événements, des choses qui sont, pour

reprendre la formule de Christian Bobin, «extrêmement précieuses». Le fait de vivre ce temps hors de l'emprise du *chronos* permet, pour suivre le poète français, de retrouver le souffle qui nous manque. Il s'agit de nous rendre disponible pour accueillir le souffle qui vivifie non seulement l'individu, mais aussi toute la communauté organique. Dès lors, pour aller à l'essentiel, «il suffit [...] d'avoir le cœur désencombré et de ne rien attendre». Cela requiert une nouvelle orientation du temps quotidien : «Une attention plus grande à ce qui est, ce qui passe, et qui n'a en apparence aucune valeur.»⁵ Une attention plus grande portée surtout à la présence à autrui, autrui qui m'interpelle, qui m'oblige à lui être présent, et à le recevoir comme un présent. En somme, pour le mourant comme pour les survivants, il s'agit de se mettre en présence de ce qui se donne.

Le temps du mourir est donc un temps essentiel qui vivifie et apporte un nouveau souffle, une nouvelle vie à ceux qui survivent. *Il nous faut désapprendre à ne vivre qu'en manquant de temps et apprendre à «perdre» notre temps en faisant de chaque rencontre un présent vécu dans le présent, dans la présence à autrui.* Ainsi ce temps perdu n'est pas

5. Christian BOBIN, «L'éternel est une vibration éphémère», *op. cit.*

perdu, mais bien plutôt « abondant, nourricier »⁶. Le temps habité du mourir contribue alors à faire de nous d'authentiques vivants au sein d'une communauté où les mourants, et les morts, ont toute leur place.

6. Id., « Le billet d'excuse », dans *La Part manquante*, Paris, Gallimard, 1989, 2015, pp. 85-92, pp. 90-91.

Les auteurs

Nicolas Aumonier est ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, docteur en philosophie de l'Université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. Il est Maître de conférences en Histoire et philosophie des sciences à l'Université Grenoble-Alpes. Il travaille principalement sur les questions de causalité en biologie, et les questions de début et de fin de vie. Il a notamment publié, avec Bernard Beignier et Philippe Letellier, *L'euthanasie* (Paris, Presses universitaires de France, 2001, dernière édition mise à jour 2016, collection « Que sais-je? »).

Patrick Baudry est sociologue et professeur à l'université Bordeaux-Montaigne. Il a été membre de plusieurs associations de chercheurs et chercheur associé au laboratoire d'Anthropologie des Institutions et des Organisations Sociales du CNRS (LAIOS) dirigé par Marc Abélès. Il est depuis 2016

directeur de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA) et depuis 2018, avec Régis Aubry, co-président de la Plateforme nationale de recherche sur la fin de vie. Ses thèmes de recherche sont les suivants : anthropologie de la mort (ritualité funéraire, conduites à risque, fin de vie), sociologie de l'adolescence (modes communicationnels, construction identitaire), anthropologie du corps (imaginaires sexuels), sociologie urbaine (esthétique et culture des villes). Il a notamment publié : *L'Addiction à l'image pornographique* (Paris, Le Manuscrit, 2016), *Pourquoi des soins palliatifs?* (Cirey, Éditions Châtelet-Voltaire, 2013), *La ville, une impression sociale* (Belval, Circé, 2012), *La place du mourant*, dans *Le mourant*, (M-EDITER, 2006, en collaboration avec Robert-William Higgins et Jacques Ricot), *Violences invisibles*, (Paris, Les Éditions du Passant Ordinaire, 2004), *Le deuil impossible* (Paris, Eshel, 2001, en collaboration avec Henri-Pierre Jeudy), *La place des morts : enjeux et rites* (Paris, Armand Colin, 1999), *Le corps extrême* (Paris, L'Harmattan, 1991), *Une sociologie du tragique* (Cerf, Paris, 1986).

Thierry Collaud est docteur en médecine et en théologie. Après ses études à Genève, Neuchâtel, Fribourg et Washington DC, il a pratiqué à temps partiel la médecine générale durant 20 ans. Depuis 2012 il est professeur de théologie morale spéciale et d'éthique sociale chrétienne à l'Université de

Fribourg. Il est également vice-directeur de l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme de l'Université de Fribourg. Il a notamment publié *Famille : quelle aventure. Regards chrétiens entre ombre et lumière* (Saint-Maurice, Éd. St-Augustin, 2021), *Démence et résilience, mobiliser la dimension spirituelle* (Bruxelles, Lumen Vitae, 2012), *Le statut de la personne démente. Éléments d'une anthropologie théologique de l'homme malade à partir de la maladie d'Alzheimer* (Fribourg, Academic Press, 2003) et de nombreux articles autour de la problématique de la santé dans une perspective anthropologique et éthique.

Philip Joseph Larkin est professeur ordinaire à la chaire Kristian Gerhard Jebsen de soins palliatifs infirmiers au sein du Service de soins palliatifs et de support du CHUV à Lausanne. Il assure également la responsabilité de la maîtrise en pratique infirmière spécialisée, à l'Institut universitaire de formation et de recherche en soins – IUFRS, Université de Lausanne. De nationalité irlandaise, Philip Larkin a accumulé plus de 30 ans d'expérience dans le secteur des soins palliatifs, tant du point de vue clinique qu'académique. Il est devenu une figure importante du domaine en Irlande et ailleurs : professeur à l'University College de Dublin, il a piloté le développement du All Ireland Institute for Hospice and Palliative Care, projet de santé publique, mais

aussi projet politique puisqu'il réunit Eire et Irlande du Nord ; il préside depuis 2015 l'Association européenne des soins palliatifs (EAPC). Dans ses recherches, il a fait son cheval de bataille de l'accès des populations vulnérables aux soins palliatifs, s'intéressant notamment aux enfants polyhandicapés et en fin de vie. Il s'est également penché sur les populations rurales isolées, comme les montagnards, souvent exclues des soins. Il a notamment publié *Compassion the essence of palliative and end-of-life care* (London, Oxford University Press, 2016) et avec C. Ingleton, *Palliative care nursing at a glance* (Hoboken, Wiley, 2016), ainsi que de très nombreux articles.

Damien Le Guay est philosophe, essayiste et maître de conférence à l'École des Hautes Etudes Commerciales (Paris) et enseigne à l'espace éthique d'île-de-France, à l'espace éthique de Picardie. Il est Président du Comité National d'Éthique du Funéraire. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les questions d'évolution de la mort et de la perte des rituels : *Les morts de notre vie* (Paris, Albin Michel, 2015), *Le fin mot de la vie* (Paris, Cerf, 2014), *La mort en cendres : la crémation aujourd'hui, que faut-il en penser ?* (Paris, Cerf, 2012), *Qu'avons-nous perdu en perdant la mort* (Paris, Cerf, 2003). De plus, il intervient régulièrement en éthique médicale, soit dans le cadre d'hôpitaux, soit dans des congrès de soins

palliatifs, soit dans des journaux, comme *Le Figaro* ou *Atlantico*. Il a fait partie pendant six ans du comité d'éthique de la SFAP (Société française d'accompagnement et de soins palliatifs) et vient d'intégrer le Conseil d'Administration de l'ASP-Fondatrice ainsi que le Conseil scientifique de la Fondation Korian pour le bien-vieillir.

Alicia Rey est médecin cheffe de clinique en soins palliatifs à l'Hôpital fribourgeois. Elle s'intéresse tout particulièrement aux enjeux existentiels auxquels les patients en situation palliative doivent fréquemment faire face, notamment des questionnements quant à l'angoisse de mort et au sens de la vie. Elle mène actuellement un projet de recherche sur la confrontation à la mort des étudiants en médecine.

Bernard N. Schumacher est professeur titulaire à l'Université de Fribourg où il dirige le pôle de recherche et d'enseignement «Vieillesse, éthique et droit» à l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme, dont il est le coordinateur. Ses domaines d'enseignement et de recherche sont l'éthique et l'anthropologie philosophique. Il a notamment publié : *La pudeur dans les soins* (éd.) (Saint-Maurice, St-Augustin, 2021), *Levinas et le soin* (éds.) (Paris, Grasset, 2019, avec Jean-Philippe Pierron et Agata Zielinski), *Le suicide* (éds.)

(Paris, Cerf, 2019, avec François-Xavier Putallaz), *L'éthique de la dépendance face au corps vulnérable* (éd.) (Toulouse, Erès, 2019), *L'euthanasie de la personne vulnérable* (éd.) (Toulouse, Erès, 2017), *Quand cesse-t-on de vivre?* (Nantes, Cécile Defaut, 2011), *Death and Mortality in Contemporary Philosophy* (Cambridge, Cambridge University Press, 2011), *L'humain et la personne* (éds.) (Paris, Cerf, 2008, avec François-Xavier Putallaz), *Confrontation avec la mort* (Paris, Cerf, 2005), *Une philosophie de l'espérance* (Paris, Cerf, 2000).

Table des matières

Le temps du mourir : un temps qui permet de reprendre souffle Bernard N. Schumacher	7
À l'heure de la mort Bernard N. Schumacher	21
Quel temps pour mourir ? Patrick Baudry	61
Le mourant est-il seul ? Thierry Collaud	93
Angoisse de mort en soins palliatifs – une ville sans remparts Alicia Rey	115

LE TEMPS DU MOURIR

«Écouter sa petite voix intérieure» Philip J. Larkin	141
Le juste temps, quand le temps est compté Damien Le Guay	165
Mourir, le temps d'un acte Nicolas Aumonier	217
Les auteurs	243
Bibliographie	249